

Si peu que rien

Anne Hébert, *Le jour n'a d'égal que la nuit*, Montréal, Boréal, 1992, 76 pages

Anne Hébert, *Poèmes pour la main gauche*, Montréal, Boréal, 1997, 62 pages

Réjean Beaudoin

Volume 39, numéro 5 (233), octobre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1997). Compte rendu de [Si peu que rien / Anne Hébert, *Le jour n'a d'égal que la nuit*, Montréal, Boréal, 1992, 76 pages / Anne Hébert, *Poèmes pour la main gauche*, Montréal, Boréal, 1997, 62 pages]. *Liberté*, 39(5), 154–159.

Littérature québécoise

RÉJEAN BEAUDOIN

SI PEU QUE RIEN

Anne Hébert, Le jour n'a d'égal que la nuit, Montréal, Boréal, 1992, 76 pages; Poèmes pour la main gauche, Montréal, Boréal, 1997, 62 pages.

Mieux vaudrait le vide que tout ce qui gesticule pour détourner l'attention des principes qui suffisent au calme de l'esprit. Je ne suis pas bouddhiste, ou alors pas plus que ne l'était Marc-Aurèle. A-t-on idée de chercher des mots qui tiennent la route jusqu'à demain parmi les nouveautés du jour? Un murmure confus s'élève à peine des mille et une futilités qui se donnent à lire. L'oreille la moins exercée peut y entendre bruire les infinités du rien. Des livres, oui, beaucoup de livres, mais de ceux qui réalisent leur pleine existence, combien en compte-t-on en un siècle, même dans toute une civilisation? Les pages imprimées retombent dans le néant ou accèdent à la densité des pierres; elles rejoignent la formation vaporeuse du brouillard ou elles s'élèvent jusqu'à la clarté d'une conscience. Pas de moyen terme dans cet ordre.

Je parle de ce qui a chance de durer dans la vie des ombres agitées que nous sommes. J'entends ce qui traverse le temps sans faire plus qu'effleurer les créatures qui n'y surnagent qu'un instant. Il faudrait faire des lois contre l'assourdissement qui gagne sur le silence nécessaire pour qu'émerge un peu de présence audible sous le

brisant des lames. Car l'existence en question est d'une espèce plus rare que celle des spectres recyclés qui s'engendrent de leur propre finitude et ne s'en étonnent pas, peut-être satisfaits du jeu de se recommencer. Il y en a trop. Trop de choses faites, de tâches et de manipulations, de considérations sans fondement, surtout trop de rapidité. Les livres dont j'ai souci sont amis de la lenteur et de la pénurie, ils sont ennemis du commandement divin de croître et de multiplier. Car je rêve d'un refuge au bout du Verbe qui « Au commencement était ».

On se cherche des retraites à la campagne, sur les plages, dans les montagnes. Et toi-même, tu as coutume de désirer ardemment ces lieux d'isolement. Mais tout cela est de la plus vulgaire opinion, puisque tu peux, à l'heure que tu veux, te retirer en toi-même. Nulle part, en effet, l'homme ne trouve de plus tranquille et de plus calme retraite que dans son âme, surtout s'il possède, en son for intérieur, ces notions sur lesquelles il suffit de se pencher pour acquérir aussitôt une quiétude absolue, et par quiétude, je n'entends rien qu'un ordre parfait. Accorde-toi donc sans cesse cette retraite, et renouvelle-toi à ton gré¹.

La petite baie où je m'étais recueilli s'ouvrait comme une fenêtre sur la mer. Drôle de lunette qui limite sans l'apaiser l'immensité remuante et liquide, embrassée de grands massifs rocheux. Une animosité sereine, inentamée par les millénaires, martèle les saisons sans colère, vague nombreuse affrontée à l'ossature d'une terre ébréchée. La côte ne fait figure de muraille que par jeu. Là où la durée n'a pas de terme fixe, aucune résistance n'est

1. Marc-Aurèle, *Pensées pour moi-même*, suivies du *Manuel d'Épictète*, Livre IV, Paris, Garnier-Frères/Flammarion, 1992, p. 57-58.

sans faille. La mer n'assiège rien ; mêlée au ciel clair sans quitter le fond noir de ses abysses, elle règne sans rivale sur une étendue qui défie la limite. La plage ne se défend pas d'une caresse qui la dénude en sa rugueuse éternité. À l'échelle d'une observation plus patiente, la fragile forteresse minérale coulerait délicieusement dans la quasi-liquidité du sable et la longue gravité des pierres s'évanouirait comme un signe effacé sur la page. « Au grand étalage du bord de mer / Parmi l'algue et le goémon / Les mots sont arrivés en nombre pressé », écrit Anne Hébert dans un poème intitulé « Marée basse » (*Poèmes pour la main gauche*, p. 13).

Ce spectacle me précède depuis toujours et ne bronche pas au clignement de mes yeux. Je vois d'in vraisemblables brassements d'eau qui retombent pour rejaillir aussitôt vers le haut, bassin plus limpide où se promènent tranquillement des processions nuageuses, gros champignons immaculés. La retraite élue de Marc-Aurèle, « ce petit champ de ton âme » où il est loisible de trouver « l'ordre parfait », je le cherche souvent entre les pages turbulentes de cette chronique. Beaucoup de textes récents ressemblent de plus en plus au monde qu'on voudrait désertier, au moins mettre à distance. Mais est-ce l'affaire du chroniqueur de départager ce qui passe de ce qui reste ? De quoi te mêles-tu, passager clandestin du train du monde comme il va ? Parfois, oasis non marquée sur les cartes, des pages me disent que je suis au bout du chemin, que je peux m'arrêter sans désirer davantage, que je suis arrivé là où, enfin, « le monde entier est comme une cité ». Rien de violemment tendu vers le pari d'innover dans ces endroits abandonnés au vrai travail du temps, lequel ne fait jamais que du neuf en se répétant sans répit.

LE TEMPS

Le temps
Dans le chas de l'aiguille
Passe si lentement
Que tous les chevaux du roi
En plein galop d'épouvante
Se figent et meurent
Tranquilles et étonnés
Pris au lasso des jours étouffants.

(*Poèmes pour la main gauche*, p. 39)

Pour faire métier d'écrire, il faut d'abord s'y appliquer, apprendre l'humble secret des outils, vérité inconcevable aux petits faiseurs, «chevaux du roi» qui aiment tant caracolier dans les rues aux rumeurs rampantes. Non pas qu'il soit plus grand de ruminer son mal en silence, mais parler clair sans trahir les mots n'est pas le fait des phraseurs: «Cœur. Tendresse. Larmes. Qui lave des mots dans la rivière, à grande eau, les plus perdus, les plus galvaudés, les plus traînés, les plus trahis?» («NOËL», *Le jour n'a d'égal que la nuit*, p. 25) Musique pour la main gauche, la sinistre des Anciens, côté des sombres pressentiments et du sacré.

Avant de s'attaquer au roman, Anne Hébert a commencé par écrire de la poésie. «Elle publia d'abord *Les Songes en équilibre* (1942), qui n'étaient pas sans rappeler *Regards et jeux dans l'espace* (1937), mais c'est dans *Le Tombeau des rois* (1953) que son langage prend véritablement forme².» De 1960 à 1992, la poétesse a observé trente-deux ans de silence, pendant que la romancière s'élevait au sommet de son art. Le dialogue avec son cousin Saint-Denys Garneau, manifeste dès les premiers vers d'Anne Hébert, se poursuit encore dans ses deux derniers

2. Gilles Marcotte, *Le Temps des poètes*, Montréal, Éditions HMH, 1969, p. 46.

recueils. En voici un exemple intitulé «MON OMBRE», qui reprend les célèbres paradoxes d'«Accompagnement³»:

*Mon ombre s'impatiente derrière moi
Depuis longtemps désirant prendre ma place
Me brûle les talons
(...)
Affirme très haut
Que personne ne la suit de près
Sur le trottoir
Si ce n'est une forme dérisoire
Dont elle ne sait que faire.*

(*Poèmes pour la main gauche*, p. 15)

Ombre et lumière, nuit et jour, terre et feu, pain et faim, mots lavés «à grande eau» dans le poème élémentaire et retors comme l'Arbre de la connaissance. Les anges et les bêtes, les villes et les magistrats, les taupes et les «petites gares à la retraite», tous exilés de Dieu, tous ramenés «UNE FOIS SEULEMENT» (*Le jour n'a d'égal que la nuit*, p. 61). La poésie, la prose, la vie et ses rives verdoyantes, le temps et ses bords escarpés, il est un plan réservé où tout se tient et se rencontre dans un certain déploiement de rapports, une gamme de correspondances, une table de tous les échos, de la sagesse antique à l'art de tous les âges.

Chroniqueur, galérien des cargaisons de l'éphémère, voyeur blasé d'exhibitions hideuses au fond des cales, de quoi te plains-tu? Tant de papier moisi où grouille la vermine, «Et la tendresse du jour autour de nous comme une eau bleue.» («ET LE JOUR FUT», *Le jour n'a d'égal que la*

3. «Je marche à côté d'une joie qui n'est pas à moi». Hector de Saint-Denys Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Boréal, «Compact classique», 1993, p. 79.

nuit, p. 14) Laisse donc l'inavouable se dissiper sans écho à la surface des jours et sois heureux de saluer au passage l'inaltérable. Est-ce si mal dépenser tes forces minées, ton ardeur minable? «Laisse ce songe ancien aux rives du vieux monde / Pense à notre amour, l'honneur en est suffisant» («TERRE ORIGINELLE», *Le jour n'a d'égal que la nuit*, p. 13).

À BOUT DE SOUFFLE

*Soufflez-moi des paroles claires
Dans l'air sombre qu'il fait ici*

*Soufflez-moi des mots transparents
Dans le temps cotonneux d'aujourd'hui*

*Soufflez-moi des paroles rondes
Comme des bulles de savon*

*Avant qu'elles ne se brisent
Et n'éclatent au noir plafond.*

(Poèmes pour la main gauche, p. 19)